

Cécile et Charles-Antoine Schwerer

# Entre les plis du monde

Chroniques sur les hauteurs de l'Asie



Prix du témoignage  
d'aventure 2021  
présidé par Patrice Franceschi

ALISIO  
*Témoignages & Documents*

« **Voici une année d'enquête sur notre vieux monde.  
Celui dont on entend partout qu'il disparaît.** »

Prendre la route est une évidence pour Charles-Antoine et Cécile. Fraîchement mariés, baluchons sur le dos, ils partent vivre une aventure initiatique unique : treize mois à la rencontre des peuples de Haute-Asie. Dans leurs chroniques écrites à quatre mains s'entrelacent la traversée des hauts plateaux, l'ascension de cimes himalayennes et la contemplation des visages de chamanes, de moines tibétains, de missionnaires chrétiens et d'hommes et de femmes « tannés par le soleil, la neige et les traditions ».

Au fil d'un voyage aussi intellectuel qu'éprouvant physiquement, nos deux narrateurs se muent en ethnologues. Ils pénètrent des territoires reculés, recueillent les paroles des habitants et tentent de saisir ces mondes en mouvement. Par leur récit où résonnent les mots des explorateurs d'antan, ils nous rappellent aussi les fondements de nos sociétés humaines : le don et la croyance.

**Cécile et Charles-Antoine Schwerer** sont nés en 1989 et ont étudié à HEC et à Sciences Po. Elle monte des projets entrepreneuriaux dans le handicap. Il est économiste et auteur de *Partage, le nouveau stade du capitalisme* (Le Bord de l'Eau, 2017).

**Entre les plis du monde** est le lauréat de la deuxième édition du Prix du témoignage d'aventure organisée en partenariat avec la Société des Explorateurs Français, les éditions Points et Voyageurs du monde.

978-2-37935-143-3



21,00 euros  
Prix TTC France

ALISIO  
*Témoignages & Documents*

RAYON : RÉCITS DE VOYAGE

**ALISIO**

*L'éditeur des voix qui inspirent*

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**  
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,  
Instagram, Facebook et Twitter !

Logo FSC

**Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !**

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans participer à la construction du meilleur des futurs possible ? C'est pourquoi nos ouvrages sont composés de matériaux issus de forêts bien gérées certifiées FSC<sup>®</sup>, de matériaux recyclés et de matériaux issus d'autres sources contrôlées.

Achevé d'imprimer en avril 2021  
sur les presses de la Nouvelle Imprimerie Laballery  
58500 Clamecy  
Dépôt légal : mai 2021  
N° d'impression : 102502  
*Imprimé en France*

La Nouvelle Imprimerie Laballery est titulaire de la marque Imprim'Vert<sup>®</sup>

Suivi éditorial : Estelle Durand - Studio Asphalte  
Relecture-correction : Audrey Peuportier  
Maquette : Sébastienne Ocampo  
Design de couverture : Célia Cousty  
Illustrations : © Marie-Aimée Rabourdin  
Photo de couverture : © Cécile et Charles-Antoine Schwerer

© 2021 Alisio,  
une marque des éditions Leduc  
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Bufferon  
75015 Paris – France  
ISBN : 978-2-37935-143-3

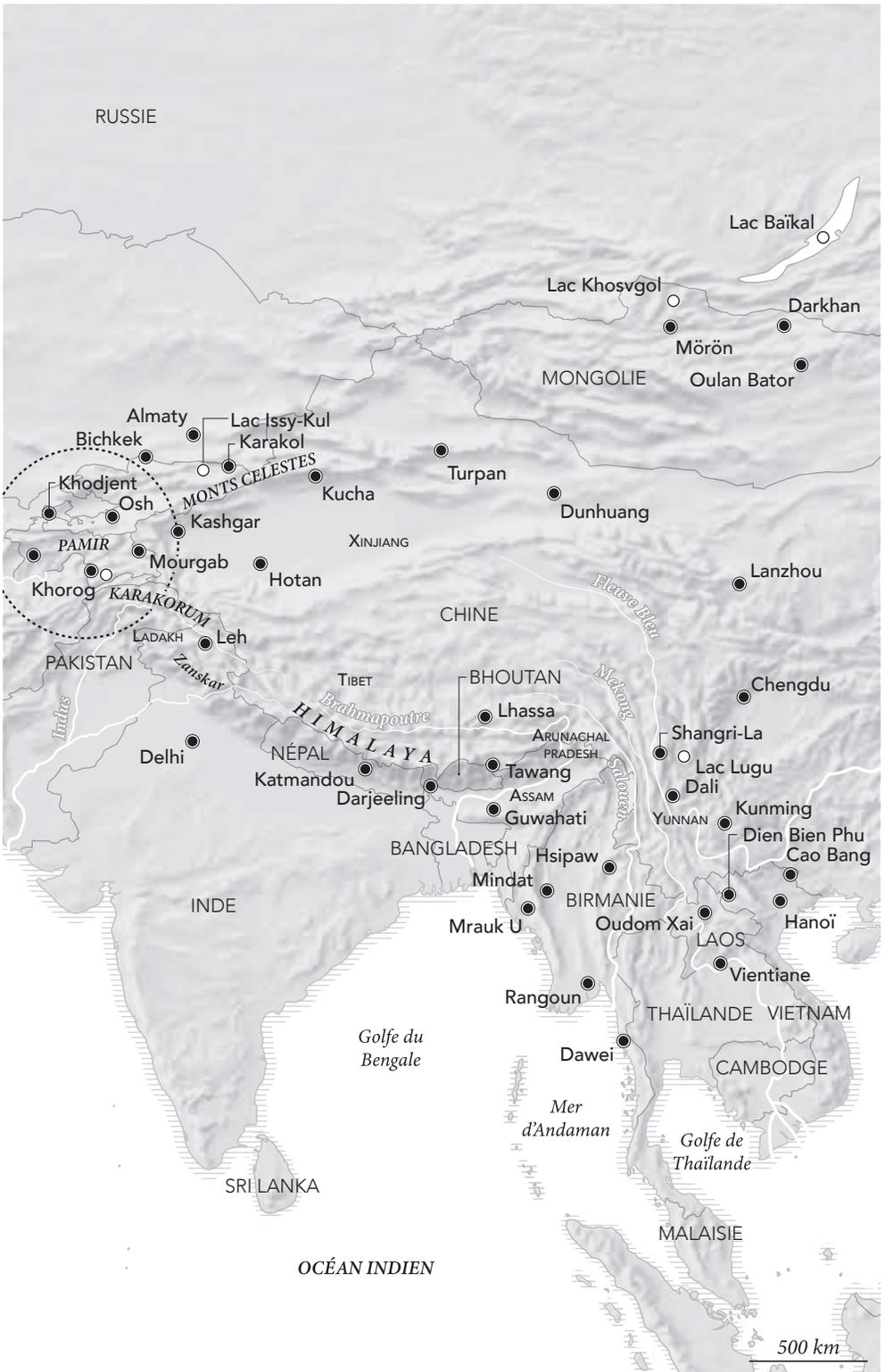
**Cécile et Charles-Antoine Schwerer**

# **Entre les plis du monde**

Chroniques sur les hauteurs de l'Asie

Λ L I S I O  
*Témoignages & Documents*







*Pour Constantin*

### *Avertissement*

*Par souci de discrétion, les noms de nos interlocuteurs ont parfois été changés et certains lieux de rencontre n'ont pas été cités.*

# Préambule

Treize mois durant, nous partîmes avec nos livres pour rencontrer des peuples. Ce récit de voyage épouse notre itinéraire. Tant géographique qu'intellectuel. Souvent, nos pieds foulèrent un monde, nos yeux le contemplèrent et ce furent nos lectures qui l'éclairèrent. Pour rester fidèles aux auteurs qui soutinrent notre périple, nous les citons parfois. Ils ne sont pas moins importants que les familles qui nous accueillirent, les paysages qui se laissèrent regarder ou le quidam qui nous indiqua le chemin. Que l'on nous pardonne de n'avoir pas voulu choisir entre les anecdotes du quotidien, les pensées du voyageur et les cuistres citations du lecteur. Cet alliage est simplement celui de la vie, la nôtre.

Une épopée quotidienne, débutée séparément il y a vingt-huit ans. Et dont le plus grand dénominateur commun est probablement d'être de petite taille. Un déficit qui fut rapidement surcompensé par la parole. Pour ce voyage, pas même besoin de se concerter : fraîchement mariés, prendre la route était une évidence. Une apothéose, aussi, qui puisait dans nos multiples expéditions passées.

Nous vouons un culte aux récits des voyageurs d'antan. Ces textes qui donnent à vivre une bribe du monde. En mêlant le « je » au « eux », en alternant les sciences et les croyances, ils accèdent à une forme de connaissance. Et accouchent d'un genre littéraire.

Chaque partie dispose de son narrateur, Cécile ou Charles-Antoine, alias Charlot. Mais la chair des chapitres, les mots, sont issus d'un brassage répété. Ils viennent de l'un, de l'autre. Peut-être sont-ils maintenant de nous deux. Comme notre itinéraire. Il démarrait dans le Caucase, sorte de sas entre notre continent d'origine et celui que nous souhaitions explorer. Puis s'attaquait aux steppes d'Asie centrale et aux hauteurs himalayennes. Enfin, le « hasard » devait se charger de dessiner nos plans.

Non, cet ouvrage n'est pas le compte rendu épique d'une traversée de la planète à cloche-pied sur l'équateur. Ni un académique descriptif de l'évolution infra-locale des mœurs supra-himalayennes. Surtout, ce n'est pas le blog d'un voyage qui étale son bronzage sur les réseaux sociaux. C'est simplement la tentative de récit d'une année. Dans ses surprises, ses tares, ses réflexions. Et les idées qui nous ont traversés s'invitent à mesure du texte.

Voici une année d'enquête sur notre vieux monde. Celui dont on entend partout qu'il disparaît. « Récitez la vie. Vous avez treize mois. »

# Sur le parvis de la Haute-Asie

Prologue arménien

Cécile

**Le 21 juin 2017**

Les phares peinent à éclairer la nuit. Au volant, un moustachu. Veste kaki et casquette militaire jurent avec sa tenue de prof de sport. Il nous parle dans un flot ininterrompu. Et s'esclaffe tout seul, en jonglant entre les nids-de-poule. Son rire dérape et nous contamine, sans motif. Sur la banquette arrière – ou ce qu'il en reste –, entre fils électriques et ressorts déglingués, nous voilà hilares.

Puis, au milieu de nulle part, il pile. Il nous largue. Vingt-deux heures, en plein fou rire, sur un bord de la grand route H45.

## La quête

Le vagabond se trouve toujours une raison pour prendre la route. Suivre les traces d'un illustre, défier la physique, conduire une recherche académique, se sauver d'une dépression. Les mobiles sont multiples et, en société, le voyageur s'en choisit un ou deux pour légitimité.

Pourtant, l'intimité du départ impose de reconnaître que la vérité est ailleurs. On s'élançe parce que la géographie est un chant de sirène. Certaines terres appellent à être foulées. Certains peuples exhortent à les rencontrer.

Pour nous, l'attrait s'étend sur une large zone mal définie. Un terrain délimité à l'ouest par un désert iranien et des zones tribales pakistanaises. Au nord, sa frontière s'évapore parmi des yourtes mongoles. À l'est, dans les terres intérieures de l'empire du Milieu. Et, au sud, sur le plateau indochinois. Faisant fi de toute convention géographique, notre esprit voit en ce vaste rectangle une « Haute-Asie ». Un territoire aux frontières imaginaires qui nous aime. Un espace où la brume de l'inconnu tapisse le relief.

Cette épaisse fumée que nous voulons dissiper entrave les vallées encaissées du Tibet, du Sikkim et du Cachemire. Les volutes de mystère conquièrent ensuite les massifs voisins du Tian Chan et du Karakorum, avant de s'épandre sur les hauts plateaux du Pamir et du Xinjiang. Depuis ce toit du monde, le léger brouillard glisse docilement vers la steppe d'Asie centrale et les contreforts des jungles peu explorés du nord de la Birmanie et du Laos. Notre Haute-Asie s'évanouit ainsi. En lisière.

Sur ce terrain aux frontières cotonneuses, nous n'avons d'autre plan que d'explorer le monde et ses usages. Réduire un voyage à une question, à un tracé ou à un mode de transport, c'est enserrer la planète dans une boîte de conserve. Nous refusons d'imposer un cadre qui découpe les bords de nos photographies. L'attention constituera notre unique boussole, une sorte de vigie mentale. Tout ce qui nous pique le cerveau

ou le cœur sera donc l'occasion d'un détour. Un livre découvert à Darjeeling nous conduira chez les peuples oubliés de vallées tibétaines. Un numéro donné dans un bistrot du Caucase nous propulsera dans une église chrétienne cachée au Kirghizistan. La vue de femmes aux visages tatoués, égarées dans une mégapole, nous guidera au fond d'une jungle. Les philosophes diraient que notre voyage est a-organisé. Ni pour ni contre la planification. Il siège ailleurs.

Enfin, ne reste plus qu'à se trouver une manière : l'indigence. Pour se glisser partout, on doit vivre de peu. Quiconque souhaite dormir sous un toit voit son champ d'action réduit à peau de chagrin. Celui qui veut manger chaud doit préparer des vivres et porter du combustible. L'homme qui vit pour alimenter son image numérique dépérit sans antenne satellite. Sur les chemins, la simplicité ouvre les portes.

Un espace : une large définition des Himalayas.  
Une boussole : l'éveil de la pensée. Et une méthode : la rugueuse sobriété. Nous voilà équipés pour l'année.

## **Le sol**

Devant un monastère, une mama rustique semble plantée en terre. Ses lourdes jambes stabilisent un corps bonhomme. Soupe aux choux dans son bistrot. La rivière Dzoraget se laisse flotter le long d'une sente. Nos pieds sont portés par un terrain sec. Derrière la forteresse de Kayan, c'est un parterre de coquelicots qui fera office de guide.

Parcourir l'Arménie, c'est garder un pied dans un monde encore familier et lancer son regard vers la vieille Asie. L'Hayastan donne un avant-goût des êtres enfouis dans les replis du plateau continental : ces peuples qui par obligation ou par volonté ont résisté des siècles durant à l'invasion du monde. La montagne est le meilleur gardien du passé. Ses pentes protectrices exhale les secrets des civilisations. Le Caucase sera ainsi notre marche d'approche vers des cimes plus hautes, plus lointaines, plus rétives à l'entrée de l'étranger dans leurs royaumes.

Nous marchons en direction du village de Dastakert, de l'autre côté du massif, à l'ouest. Le chemin s'efface dans une montée boulimique d'herbes sauvages. Un plateau gorgé de fleurs habille les hauteurs. Orgie de marguerites, pissenlits, gentianes, soucis, clématites. Vers sept heures du soir, un hameau. Un chien en furie surgit derrière une butte. Aboiements et filets de bave. Au fait de la réputation agressive des molosses locaux, je sors, sûre de notre supériorité technologique, un petit bijou acheté avant le départ : un sifflet anti-chiens. Les ultrasons émis par cet organe de fer sont censés traumatiser les plus féroces gardiens de ferme. J'attends que notre adversaire soit suffisamment près pour que le stratagème opère et siffle un bon coup. Pas de réaction. Le colosse s'excite à mesure qu'il s'approche. Deux tentatives plus tard, nous déguerpissons avant d'être réduits en charpie. Au XXI<sup>e</sup> siècle, la fuite reste encore la meilleure arme de l'homme attaqué par la nature.

Ces cerbères nous barreront la route de familles yézidiennes une dizaine de jours plus tard. Voguant sur le mont Aragats, culminant à 4 095 mètres, une femme

en fichu nous fait signe de venir dans sa roulotte. Les éleveurs yézidis, l'un des plus vieux peuples du monde, nomadisent dans la région avec leurs troupeaux. Tentes et bicoques sur roues couvrent les pentes du cône volcanique. Nous rêvons d'un festin chez ces adorateurs de l'ange Paon.

Lorsque j'arrivais sous leurs tentes, ils s'empressaient de m'offrir du lait chaud, un abondant repas de *chaourmé*, rôti de mouton, arrosé de lait aigri, qu'ils appellent *yaourd*. [...] quand mon hôte yézidi avait reconnu, malgré mon nom turc d'Osman-Aga, que je n'étais point un Osmanli mais un Franc, alors les démonstrations de joie étaient plus bruyantes ; il m'accablait de prévenance et de soins fatigants, tout en plaignant mon sort d'être au milieu de *damnés musulmans*<sup>1</sup>.

Deux siècles plus tard, quand nous approchons de la moindre roulotte, surgissent des monstres. Les chiens ignorent que nous ne sommes pas des Osmanlis. Il faut encore détalier.

Pour saisir l'épicentre des civilisations, nous avons choisi la marche. Aujourd'hui encore, le pied reste un outil optimal. Les montures accélèrent le mouvement mais réduisent son champ : le cheval ignore comment escalader des parois de schiste, l'âne s'empêtre dans les marais, le renne ne quitte pas le froid. La voiture, la motocyclette et le vélo se refusent aux crevasses, aux falaises et aux flancs de rochers. Outre devoir trouver de l'herbe, du lichen, des graines, du gazole, de l'essence

---

1. Ferdinand Perrier, *La Syrie sous le gouvernement de Mehmet-Ali*, 1842.

ou de la force pour mouvoir animaux et machines, il faut réduire le périple aux portions qui leurs sont accessibles. Et les voies les plus aguicheuses restent souvent impénétrables aux moteurs. Seuls les souliers peuvent mener au cœur du monde.

La méthode d'accès est simple. Un train flambant neuf, un bus dégingué ou le véhicule du quidam nous dépose dans une bourgade. Si vient à passer le dernier conducteur de la région, nous sautons dans son bolide. Il nous largue au bout d'une piste, au milieu d'une steppe ou à l'orée d'une pinède. De là, nous poursuivons à pied. Nos mollets entrent en action pour trois, sept, vingt journées. Une après-midi, nous débarquons chez des nomades, sur les terres d'une minorité méconnue ou parmi le peuple isolé d'un contrefort. Nous jouissons de les admirer quelques soirées. Puis une sente nous porte à nouveau jusqu'à une piste en deux, cinq, dix jours. Nous la suivons à marche forcée, ou parfois en auto-stop. De retour dans un bourg, installés sur des chaises en plastique dans un boui-boui, la discussion s'engage sur une prochaine expédition.

Au départ du lac Sevan ce matin-là, impossible de progresser entre bosquets et marécages. Nous avançons donc sur les rails d'un chemin de fer abandonné. La végétation y semble plus à l'aise que les locomotives. En marchant, glose sur la fascinante culture arménienne : quand un peuple encastré entre la Grande Russie orthodoxe, la nation turque sunnite et la théocratie chiite iranienne survit sur un confetti territorial. Le tout après s'être brouillé, à la vie, à la mort, avec le voisin azéri. L'enclave résiste au déchirement entre les aires culturelles : Romains-Byzantins et Perses-Sassanides,

Ottomans et Séfévides, Russes et Turcs. Pour assurer son indépendance, le peuple arménien se devait de constituer son propre alphabet. La légende raconte qu'au v<sup>e</sup> siècle, c'est un moine, Machtots, qui découvrit lors d'un songe la future calligraphie.

Une vibration soudaine remonte du sol jusqu'à l'échine. Un bruit assourdissant transperce les tympans. Interrompant toute exploration historique, nous nous jetons dans le fossé de ronces. Une locomotive dévore les rails et son conducteur nous gratifie d'un geste qui laisse peu de place à l'interprétation. Une insulte et des égratignures, l'addition est convenable pour un face-à-face surprise avec un train russe.

## **Le mouvement**

Cabossées ou flambants neuves, vides ou pleines à craquer, les voitures de passage nous téléportent entre deux chemins. On saute dans le premier véhicule venu et adienne que pourra. Au deuxième jour arménien, à peine notre pied a-t-il foulé la route qu'une vieille Lada surgit. Son conducteur, Lorik, nous offre de monter avant de fêter la rencontre par de grandes rasades de vodka. Les Arméniens s'arrêtent par enchantement, sans même que nous ayons à lever le pouce. Et, chaque fois, le bienheureux chauffeur nous offre en sus un présent, dans une équation mystérieuse qui veut que nous conduire gratis ne soit pas assez généreux... Ivre, la Lada s'arrête à Alaverdi, une ex-ville minière plus cabossée que sa carlingue. Depuis la chute de l'URSS, le

démantèlement des usines s'est combiné au phénomène inhabituel d'« exode urbain ». Les cités industrielles se sont vidées. Restent des murs, de l'asphalte et des parcs pour enfants.

Le chauffeur d'une camionnette bleue nous fait grimper à ses côtés. L'homme est peu bavard malgré nos tentatives de caser une maigre liste de vocabulaire russe. Austère, son visage évoque les mots d'Alexandre Dumas père.

L'Arménien [...] a les traits d'une admirable régularité : des yeux magnifiques, un regard qui n'appartient qu'à lui, et qui renferme à la fois, comme les trois rayons tordus de la foudre, la réflexion, la gravité, la tristesse ou la soumission, peut-être l'une et l'autre.

Le silence s'installe. Au moment de nous quitter, son air sévère ordonne d'ouvrir nos sacs. La scène commence à prendre l'allure d'une tentative de racket. Puis l'homme ouvre son coffre et nous noie sous un flot de petits bonbons roses.

Pourquoi le mouvement a-t-il tant de saveur ? Lever le pouce, sauter dans une voiture, voir se répandre un paysage. Pénétrer un habitacle sans mot dire, c'est déjà entrer dans le quotidien d'un autre. *L'improvisation désarticulée*<sup>2</sup> du voyage infuse le corps. Les poumons se gonflent d'oxygène, le cœur bat, la cervelle bout, les muscles se

---

2. Cédric Gras, *Saisons du voyage*, Stock, 2018.

tendent et l'odorat s'affine. L'homme en vadrouille vit aux aguets. Et le chasseur-cueilleur égaré par la civilisation renaît. La vie retrouve sa densité originelle.

Car scolaire jaune canari, riche famille d'Erevan, menuisier en tournée, couple de septuagénaires édentés, un David qui tentait de conquérir une Laura, deux jeunes mariés, des soûlards, chaque trajet d'auto-stop offre son lot sociologique. Deux commerciaux de barres Snickers s'arrêtent avec nous dans chaque épicerie d'une vallée pour refourguer leur marchandise. Un chauve nous conduit en répétant « *sorry, sorry, sorry* » jusqu'à nous planter une glace dans les mains. Un car qui fonce vers la Russie s'offre quarante minutes de répit pour que les hommes soulagent leurs pulsions dans le lupanar d'une station-service désaffectée. Femmes, enfants et Charlot restent tranquillement à l'intérieur.

Des Arméniens de la diaspora nous offrent un piquant vin d'Areni dans une bouteille de Coca vide. L'effrontée copine d'un chauffeur enchaîne les clins d'yeux aguicheurs. Un homme gigantesque, musclé, tatoué et doux comme un agneau nous intime de monter dans son 4 x 4. Il conte quelques bribes de vie avec un accent ricain qu'il tient de ses vingt années en Californie. « *After some problems in LA, I was deported to Armenia* », gesticule-t-il de ses avant-bras scarifiés. Charmant. Le gangster-teddybear freine avec délicatesse au pied du monastère et nous donne son numéro. « *If you have any trouble with anyone here. Call me. They will stop.* » Pratique. On aurait pu l'envoyer flinguer les chiens enragés du mont Aragats.

Une fin d'après-midi, les restes d'une voiture verte, doyenne des spécimens rencontrés jusqu'ici, nous embarquent. Le vieillard qui la pilote en casquette noire a éteint le moteur. Il se lance dans une folle descente tandis qu'un brouhaha métallique prend de l'ampleur : les vis crissent, le volant grince, les portes bringuebalent. À gauche, un monastère perché sur un roc. À droite, un lac bleu sombre. À l'horizon, les lueurs rouges d'un soleil qui s'endort. Progressivement, la pente perd des degrés et le bitume, quelques trous.

Brusquement, la chaussée s'affaisse, la carcasse sursaute et dérape. L'aile droite bute de plein fouet dans un tuyau de métal. Ici, les conduites de gaz sont émergées. Pour traverser la route, le pipeline s'élanche le long d'un portique, laissant passer voitures, hommes et bétail.

Le vétéran s'extrait en pestant, saisit un marteau, trafique des fils rouillés, relance son épave et saute sur le siège... pour caler au virage suivant. Même bricolage, même relance et même arrêt. Deux voitures passent, mais le code de l'honneur de l'auto-stoppeur impose de soutenir son conducteur, fidèle à la première épave, au premier tracteur, à la première charrette qui a bien voulu de lui.

Partout, sur les routes de Haute-Asie, la mécanique commande. Changer un pneu prend le temps d'une cigarette. Retaper un moteur est l'occasion pour le chauffeur de s'en envoyer un paquet. Quand notre véhicule fonctionne, c'est pour celui d'un cousin qu'il faut s'arrêter. Peu inspirés, nous proposons au vieux Raffi notre seul atout : un Opinel. Son regard s'éclaire, le couteau était la pièce manquante.

## L'autre

Les visages forment le voyage. Ces têtes ridées, chevelues, crasseuses ou maquillées qui regardent en coin ou tendent une main. Juché sur l'à-pic de la forteresse de Smbatared, poste défensif du x<sup>e</sup> siècle, Boris déballe un énergique réquisitoire contre le voisin azéri. En faction entre les escaliers de pierre et l'enceinte basaltique, le militaire contemple à la jumelle les postes ennemis. La discorde frontalière sur la zone du Haut-Karabagh explique un conflit armé qui dure depuis 1988. Cette après-midi de juin, les canons adverses ne semblent pas prêts à pilonner nos positions. Le guetteur nous prête sa longue-vue et montre par le menu les installations et les mouvements de troupes possibles.

Côté géorgien, même rengaine des mois plus tard : des factionnaires de 20 ans à peine soutiennent les parois du monastère de David Gareja. Des fresques de saints fatigués les surveillent du coin de l'œil. Devant eux, le plateau azéri. Les ermites qui peuplaient ces grottes ont cédé leur place aux conscrits.

Alléchés par une pancarte « *Miot* », miel, en bord de route, nous pensons entrer dans une échoppe et débarquons au beau milieu d'un repas de famille. Le jardin est fleuri et deux couverts sont sortis instantanément. La fille aînée maîtrise l'anglais et nous prenons tranquillement des nouvelles des frères et sœurs. En amis, nos hôtes annoncent un « barbecue » dont nous salivons par avance. Une heure plus tard débarquent triomphalement des carrés de graisse. Les bords sont délicatement grillés et le cœur fond sur la langue. À la première bouchée, la gorge se recouvre intégralement de gras, comme si l'on

avait avalé cinquante centilitres d'huile. Au cinquième cube, on commence à supporter la texture. Au dixième, les rêves se font adipeux.

Je digère quand un gros Yézidi me sourit de ses quatre dents en or. Regard lubrique. Je lui ai acheté un melon, et en guise de monnaie, il m'a touché la poitrine. « Pouêt pouêt ». Tradition ancestrale ou pulsion vulgaire ? Les deux, mon capitaine ? Plus le voyage avancera, plus le relativisme nous guettera. Les kilomètres suspendent le jugement. Pour l'instant, j'hésite entre le déni et la révolte.

Un soir, des étudiants se trémoussent sur de la techno russe. Derrière un jardin brouillon, l'un d'entre eux fête son départ pour l'armée. Soirée d'adieu à la jeunesse et au goulasch. Sa copine, Julia, a trouvé un emploi tout aussi patriote mais moins risqué : traverser le pays en bus avec des jeunes issus de la diaspora. « Ils ne parlent même plus la langue de leurs ancêtres ! Alors le gouvernement leur offre deux semaines de vacances pour renouer avec leurs origines. Ils sont arméniens, bon sang ! » Le lendemain midi, c'est une beuverie collective au fond d'un champ qui nous fera voir l'âme caucasienne. Puis deux quadragénaires qui sortent du bureau nous embarquent pour aller rêver devant des orgues basaltiques.

Assis au pied d'un monastère, nous partageons quelques graines aux côtés du très bien nommé George le Géorgien. Tout droit sorti d'un conte de Grimm, le grand échelas aux cheveux filasses arbore un profil en croissant de lune. Il a entamé deux jours plus tôt un voyage de cinq ans. Chaque étape est minutieusement

prévue et, le 24 octobre 2021, il traînera son monosourcil, ses chicots aléatoires et sa peau trouée dans un bus entre Lima et Cuzco.

## Le monastère

Il pleut. L'orage illumine le premier soir de l'été. Un vent d'ouest mugit. Autour de l'esquif de toile, les peupliers dressent leur muraille. Les branches s'arrachent en écho à la légendaire présence, à quelques kilomètres, de débris de l'arche de Noé en haut du mont Ararat. La primitive danse des éléments nous tient dans une semi-torpeur, prêts à retenir un piquet de tente avant qu'il ne parte au large. Puis, avant l'aurore, les assauts reculent pour se perdre au loin. Le vacarme devient souffle, et brise. Les étoiles retrouvent leur place dans le ciel assagi, en sentinelles au-dessus des murs noircis d'un monastère. Et le sommeil enfin nous enveloppe.

Au réveil, la masse sombre du dôme-parapluie se détache de la forêt. Hagpat a 1 000 ans d'âge. Construit par une reine, achevé par deux princes, il rassembla jusqu'à six cents moines, étudiants et professeurs. Pillé, saccagé, incendié par les Mongols, par Tamerlan et par les légions ottomanes. Les plaies arméniennes ont cicatrisé entre ses pierres.

À la porte de l'église principale, des gonds usés par les siècles introduisent un *gavit*<sup>3</sup> de douze arcs-boutants. Des colonnes trapues confirment les lois de la physique. Le puits central de lumière laisse scintiller un rai dans

---

3. Salle à l'entrée de l'église, sorte de vestibule ou narthex, précédant l'entrée principale.

la pénombre. La poussière virevolte. L'épaisseur de murs, les pierres noircies par la fumée, les dalles monumentales, les sculptures byzantines des chapiteaux... Les âmes de moines revenants semblent prier en silence.

Toute bourlingue est ponctuée de spiritualité. Au fond du Caucase, les lieux saints veillent sans mot dire, des allées d'herbes hautes de Sanahine aux ruines de Loriberd. Les moines de Gndevank, robes noires et barbes fournies, surveillent gravement des images saintes qui se trémoussent entre les cierges. Ce soir-là, la gaieté était du côté des icônes. À Gochavank, un doux silence règne. Pour mon anniversaire, Charlot a acheté des fleurs peintes en bleu à l'entrée d'un cimetière.

Aux abords de Sevanavank, des centaines de touristes locaux transpirent bruyamment. Un triptyque bière, Jet-Ski, musique techno recouvre les chants des pèlerins. Fusion à succès entre l'amour soviétique du pique-nique en famille et la découverte des plaisirs mondialisés.

De Tatev et son roc du IX<sup>e</sup> siècle, la vue plonge vers une gorge tapissée de conifères. La bibliothèque, les salles d'enseignement, l'atelier de miniatures, la basilique renaissent dans un flou cinématique. Médiévale : se dit d'une période où les centres intellectuels se nichaient au fond des forêts et sur la cime de crêtes arides. Les penseurs devaient user leurs souliers dans la neige pour gagner les riches bibliothèques d'un royaume.

Suivront Noravank, Khor Virap, Geghard, Hovhannavank, Saghmosavank. Les édifices s'égrènent comme les prières des fidèles. Farouchement indépendante, l'Arménie jouit de sa propre religion depuis l'an 451. Les prélats locaux manifestèrent leurs désaccords

dogmatiques avec le reste de la chrétienté. Et ce fut le premier schisme. Le pape de l'Église arménienne, le « Catholikos », siège à Etchmiadzine, son Vatican.

Ce dimanche-là, la foule qui assiste aux trois heures de cérémonie alterne détachement et dévotion complète. Les bavardages vont bon train pendant l'office lorsqu'un mouvement s'opère vers la droite. Un prêtre est descendu avec un brocart et les fidèles se ruent pour l'embrasser. Une grand-mère s'effondre en larmes en touchant la pièce de tissu. Des grappes d'hommes tombent à genoux pour se signer le plus rapidement possible. Une fois l'étendard disparu, les discussions reprennent. Et une demi-heure plus tard, revoilà un pic de croyance durant lequel tous se prosternent devant une sainte icône. On sort pour un casse-croûte quand surgit le Grand Catholikos. Paré d'or et d'un grandiose couvre-chef, il bénit tout ce qui lui passe sous la main : enfants, parents, estropiés, ventres de femmes enceintes, mamies et... le crâne de Charlot qui traînait par là.

La fréquentation des volutes d'encens du Caucase nous dispose à croiser une année durant chamanes, lamas, missionnaires et imams. Si le capitalisme peine à pénétrer les recoins de la Haute-Asie, le religieux y dispose d'une place de choix. Le relief semble dicter les croyances. Sur leurs hauts plateaux, les Pamiris sont d'un islam quasiment agnostique. Au fond de la jungle birmane, des missionnaires chrétiens mêlent la religion chrétienne aux esprits. Dans l'isolement du Zanskar, on s'évade de bouddhisme. Aux religions ancestrales se greffent, se métissent, se substituent progressivement les spiritualités d'un proche voisin ou d'un lointain conquérant. Voilà la marche d'un monde. Un monde

où l'éloignement des routes, des pistes et des câbles freine la pénétration « du » monde. L'autre. Celui de la vitesse, de la technique et des matériaux.

## La halte

Les épiceries d'ex-URSS ont la délicieuse idée de commercialiser des miches plates et rondes, de gros *yogourt* et des oursons LU fourrés au chocolat. Arménie, Kirghizistan et Tadjikistan nous fourniront à la pelle ces *barnu*. Le petit animal sucré disparaîtra ensuite pendant huit mois lorsque nous traverserons les contrées himalayennes, les montagnes d'Indochine et les campagnes chinoises. Avant de renaître à la frontière mongole. Secret industriel bien gardé, l'ancien territoire soviétique est tapissé d'usines à oursons. Pain, yaourt, *barnu* : dans le Caucase, la pitance du soir et du matin est toute trouvée. Progressivement, nos corps s'assècheront et le gueuleton de midi deviendra optionnel. « Un bon début, une bonne fin, le reste n'est que littérature », lançait Sacha Guitry. Déjeuner est une activité d'homme sédentaire. Celui qui se meut ne fait halte que lorsque la nuit survient.

Quand la lumière d'après-midi perd son éclat émerge chaque jour la question « où ? ». Où allons-nous jeter notre bivouac en ce soir d'été ? Où l'installerons-nous pour l'hiver rugueux qui suivra ? Et dans la fougue du printemps ? Au fond d'une forêt dense, sur le bord d'une piste vague ou au pied d'un monastère endormi, le programme ne varie pas. Dresser la tente, avaler des calories, dévorer des livres.